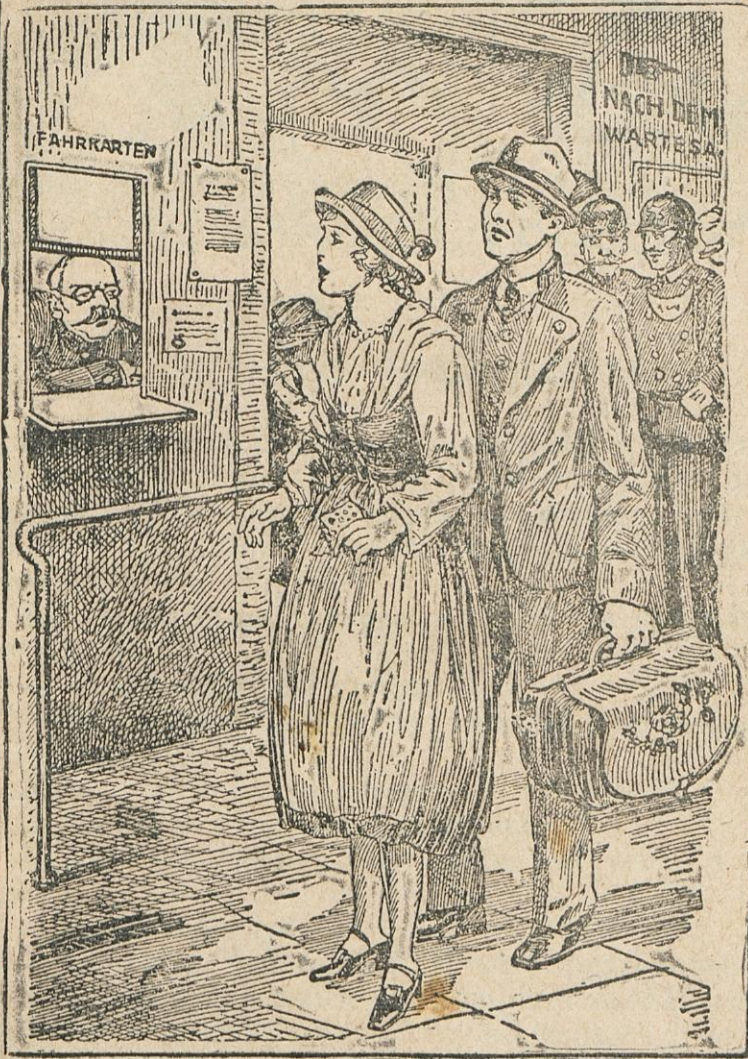




Ils pénétrèrent vers les guichets. (P. 1334)

C. I.

LIVRAISON 177



CHAPITRE CHIC.

UNE SURPRISE DESAGREABLE.

Esterhazy n'avait encore fait que quelques pas dans la rue quand il vit accourir vers lui son ordonnance qui paraissait être dans un état de grande agitation. Le soldat avait le visage tout rouge et il semblait essoufflé par une course longue et rapide.

Esterhazy ne put s'empêcher de rire en le voyant dans cet état.

— Qu'est-il arrivé ? s'enquit-il

— Mon colonel... La police ! balbutia l'ordonnance en saluant.

A ces mots le traître sursauta.

— La police ? répéta-t-il, épouvanté.

— Oui, mon colonel... La police est venue à la maison..

— Quelle maison ?

— Chez vous, mon colonel... A votre appartement...

Effectivement, le traître était toujours censé être domicilié dans le petit logement où il avait coutume de recevoir Amy Nabot et il l'avait conservé pour le cas où il n'aurait pas pu rester chez son beau-père.

— Mon colonel, reprit le soldat, — le commissaire demande que vous veniez tout de suite, parce qu'on va faire une perquisition...

Le traître hésita un moment.

Fallait-il fuir ?.. Non !... Cela aurait confirmé les soupçons que l'on pouvait avoir contre lui. Il valait mieux prendre le taureau par les cornes et affronter le danger...

Persuadé de ce que sa bonne étoile le sauverait encore une fois, Esterhazy prit une voiture, fit monter l'ordonnance sur le siège, à côté du cocher, et se fit conduire chez lui.

Naturellement, il était assez inquiet, mais il se disait que la perquisition que l'on allait faire à son domicile ne pourrait démontrer sa culpabilité, car il avait brûlé tous les papiers compromettants qu'il avait eu chez lui.

L'essentiel était de conserver son calme et de ne pas perdre la tête.

Arrivé à destination, il monta lentement l'escalier et pénétra dans son appartement avec un air tranquille et sûr de lui.

Le commissaire de police, qui l'avait attendu, s'avança vers lui et le salua avec politesse.

Je vous prie de m'excuser, mon colonel, lui dit-il mais j'ai reçu l'ordre de faire une perquisition chez vous.

— Faites, je vous en prie... Je vais ouvrir tous les meubles de façon à ce que vous n'ayez pas besoin de les fracturer... Est-ce que vous avez aussi reçu l'ordre de me mettre en état d'arrestation ?

— Oh, non, mon colonel !

— Dans ce cas, je vous laisse, car je suis pressé... Faites comme chez vous, ne vous gênez pas...

Et, après avoir ouvert tous les meubles qu'étaient fermés à clé, le traître salua avec un air de bonne humeur et repartit aussi tranquillement qu'il était venu.

— C'est extraordinaire ! dit le commissaire de police à son adjoint. — A en juger par la façon dont il agit,

on dirait vraiment qu'il a la conscience tranquille... Il avait l'air de prendre la chose comme une farce !

Une demi heure plus tard, Esterhazy faisait son entrée dans le bureau du colonel Henry.

— Bonjour ! lui dit-il familièrement — Il paraît que tu veux me voir ?

— Oui... j'ai à te parler....

— Tu veux sans doute que je te fasse mes félicitations pour ton avancement ?

— Ne dis pas de bêtises... Je n'ai aucun besoin de félicitations...

— Je te félicite quand même... Explique moi comment ça s'est fait d'une façon si soudaine...

— Je n'en sais rien moi même... Le poste de Picquart ne pouvait pas rester longtemps inoccupé et on m'a mis à sa place...

Le visage d'Esterhazy s'éclaira d'un sourire.

S'installant commodément dans un fauteuil, il fixa sur Henry un regard satisfait.

— Je n'aurais rien pu désirer de mieux que ça ! fit-il. — C'est vraiment une chance inespérée qu'on t'ait donné ce poste...

Mais l'expression du visage de Henry demeurerait grave et préoccupée.

— Ne te fais pas trop d'illusions, Esterhazy, répondit-il. — La situation est des plus critiques...

— Est-ce que c'est toi qui as demandé que l'on fasse une perquisition chez moi ? s'enquit le traître avec un air sarcastique.

— Non, c'est Picquart...

— Quelle blague !.. Il y a longtemps que Picquart ne s'occupe plus de cette affaire...

— Oui, mais il a poussé les choses si loin qu'il n'est plus possible de les arrêter... Et puis, maintenant, il y a aussi cet opuscule de Mathieu Dreyfus qui a causé une énorme impression...

Esterhazy eut un geste d'étonnement.

— Quel opuscule ? demanda-t-il.

Henry qui était debout, se dirigeait vers sa table à écrire prit un petit fascicule qu'il remit à son collègue.

— Voilà, lui dit-il, — lis toi même... Presque tous les officiers du Commandement Général en ont reçu un semblable hier... Celà a déchaîné une véritable tempête !

Esterhazy se mit à parcourir rapidement le petit livre. A mesure qu'il avançait dans sa lecture, ses doigts se mettaient à trembler de plus en plus tandis qu'il tournait les pages.

Mais son visage demeurerait impassible et rien dans sa physionomie ne trahissait son trouble. Seul le tremblement de ses mains, que le colonel Henry ne remarqua d'ailleurs pas, aurait pu déceler une certaine agitation.

Quand il fut arrivé à la dernière étape, il se leva et jeta le livret sur la table d'un geste dédaigneux.

Puis il prit une cigarette dans son étui et l'alluma tranquillement.

Il y eut un instant de silence. Puis le colonel Henry demanda :

— Eh bien ?.. Qu'en penses-tu ?... Que va-t-il arriver maintenant ?

— Je n'en sais rien, répondit Esterhazy en soufflant une bouffée de fumée par le nez.

— Et tu dis ça avec tant de calme ?

— Est-ce que tu crois que la situation deviendrait meilleure si je m'épouvantais ?

— A ta place, je m'empresserais de faire ma valise et de partir...

— Voilà une chose que je ne comprends pas... Pourquoi devrais-je fuir ?

— Tu n'as pas peur qu'on t'arrête ?

— Non....

— Je voudrais bien avoir ton sang froid ! dit Henry en s'efforçant de sourire.

— Que veux-tu qu'ils me fassent, après tout ?... Il n'existe aucune preuve contre moi et l'on pourra perquisitionner dans mon appartement jusqu'à la fin des siècles sans y trouver quoi que ce soit qui puisse me compromettre... Et finalement, il faudra bien que l'on admette que j'ai été accusé injustement...

— Tu as l'air de t'imaginer que, pour finir, on te fera encore des excuses !

Esterhazy aspira une bouffée de fumée, puis, le sourire sur les lèvres, il s'exclama :

— Tout est possible, mon cher !... En tous cas, je t'assure que je n'ai aucune crainte d'être condamné... Maintenant que tu es à la place de Picquart, tu pourras faire en sorte que l'affaire Dreyfus demeure à jamais ensevelie dans les cartons.. Quant aux petits ennuis que je peux avoir maintenant, je ne m'en inquiète pas... Tu viens d'être promu colonel et moi, j'espère être bientôt nommé général... Donc, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes...

Henry tenait son regard fixé devant lui et sa pensée paraissait absente. De nouveau, il y eut quelques instants de silence.

Esterhazy jeta sa cigarette dans un cendrier, puis il dit lentement :

— Je ne parviens pas à te comprendre.. Tu as de la chance en tout, tu es devenu colonel et l'on dit que tu es aimé d'une femme superbe... Et pourtant, tu as toujours l'air triste et de mauvaise humeur...

— Je voudrais bien avoir la moitié de ton insouciance et de ton aplomb. Je me sentirais sans doute moins mélancolique.

Ce disant le colonel se passa une main sur ses yeux et laissa échapper un profond soupir.

Malgré le bien être matériel dont il jouissait, malgré sa situation des plus enviable, malgré l'amour que la charmante Louise de Gané avait gardé pour lui même après qu'il lui avait confessé sa faute, malgré qu'il fut maintenant débarrassé d'Amy Nabot, ce qui était pour lui une véritable faveur du sort, il se sentait horriblement malheureux. Jamais il ne trouvait un instant de pure joie ni de véritable tranquillité.

Les remords de sa conscience le persécutaient sans trêve ni répit, lui gâtant complètement l'existence.

Voyant qu'il continuait de rester sombre et préoccupé, Esterhazy s'approcha de lui et lui mettant la main sur l'épaule, il lui demanda :

— Mais qu'est-ce que tu as enfin ?... On dirait que tu as quelque chose sur la conscience et je commence à avoir des soupçons...

Henry releva la tête en prenant un air offensé.

— Est-ce que tu deviens fou ? s'exclama-t-il. — Je te défends de me parler ainsi, entends-tu ?... Des soupçons ?.. Que veux-tu insinuer par là ?

Esterhazy se mit à rire.

— Ne te fâche pas ! fit-il sur un ton amical. — Nous avons tous quelque chose sur la conscience !

— Tu as tort de vouloir juger les autres d'après toi même !... Occupe toi de tes propres affaires et ne te mêle pas des miennes...

Esterhazy haussa les épaules, gardant toujours son air indifférent.

— Je ne m'occupe jamais ni des affaires des autres ni des miennes. mon cher ami. répliqua-t-il. — Je laisse

les choses suivre leur cours, tout simplement...

— Mais aujourd'hui, il faudra bien que tu t'occupe de te défendre, parce que le général Gonze veut te parler.

Esterhazy sursauta.

— Gonse ? répéta-t-il. — Est-ce qu'il a lu l'opuscule de Mathieu Dreyfus ?

— Certainement.. Est c'est précisément à ce sujet qu'il veut te parler...

— Est-ce que tu sais quelle impression cette lecture a faite sur lui ?

— Ma foi non... Il ne m'en a rien dit...

— C'est embêtant... J'aurais bien aimé le savoir avant de me présenter devant lui...

Henry eut un sourire légèrement ironique et remarqua :

— Je croyais que tu n'avais pas peur ?

— Non, je n'ai pas peur, mais il n'y a rien qui m'agace comme d'être interrogé par un supérieur... C'est bien pour cela que je vais tâcher de faire en sorte que je sois nommé général le plus tôt possible... Alors je serai tranquille...

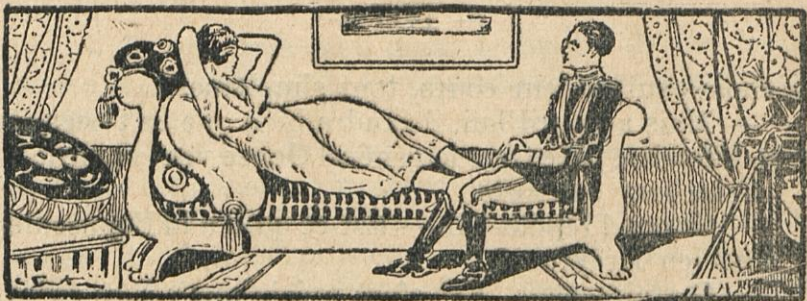
Puis suivant le cours de ses pensées, il reprit :

— Sois tranquille, je ne me laisse pas mettre en cage si facilement !

Puis il se leva, tendit la main à Henry et sortit de la pièce.

— Espérons que son optimisme soit justifié et qu'il ne lui arrivera rien, murmura Henry, dès qu'Esterhazy eut refermé la porte. — Mon avenir à moi est en jeu aussi.

—:O-:-O-:—



CHAPITRE CHIC.

EN VOYAGE.

Quoi que le Portuguais ne lui ait guère paru sympathique, Amy Nabot avait signé le contrat.

Quel autre moyen avait-elle de se soustraire aux recherches de la police ? A Genève, elle n'osait même pas sortir de la maison et seule la présence de Dubois lui donnait un peu de tranquillité.

Maintenant, elle se trouvait dans un compartiment de chemin de fer avec les cinq jeunes femmes qui avaient également été engagées. Dubois était dans le wagon-restaurant avec le directeur de la tournée. L'espion avait bien invité Amy Nabot à y venir aussi, mais elle avait préféré rester auprès des jeunes femmes avec qui elle avait engagé une conversation animée. Chacune de ces dernières s'était mise, à tour de rôle, à raconter l'histoire de la vie.

L'une d'elles, une Allemande assez jolie, avec des grands yeux bleus, raconta qu'elle était fille d'une famille de mineurs de la région de la Ruhr et qu'elle avait été employée pendant quelques temps en qualité de servante dans une famille où elle était très bien traitée. Mais ses patrons avaient dû les renvoyer parce qu'ils avaient fait

de mauvaises affaires et qu'ils ne pouvaient plus se permettre d'avoir une domestique. Longtemps, elle était demeurée sans travail, car elle ne parvenait pas à trouver une autre place et sa situation commençait à devenir critique parce qu'elle avait épuisé toutes ses économies et que ses parents étaient beaucoup trop pauvres pour lui venir en aide. C'était elle, au contraire qui leur envoyait de l'argent et ils ne cessaient de lui en demander.

— « Ce fut alors, poursuivit-elle — que je lus dans un journal l'annonce de Mme Trellbour et je me suis présentée sans grand espoir d'être acceptée, parce que je n'ai aucune expérience des choses du théâtre et que je ne sais presque pas danser..... Mais, contrairement à ce que je pensais, je fus très bien reçue et l'on me fit tout de suite signer un contrat..... Le directeur m'a même donné un acompte de cents francs que j'ai immédiatement expédié à ma mère.....

Ensuite, ce fut le tour d'une jeune Polonaise, fort belle avec ses grands yeux sombres et ses cheveux d'un noir d'ébène.

— Moi, dit-elle, ce n'est pas tant pour gagner de l'argent, ni surtout pour en envoyer à ma famille que je me suis engagée..... C'est tout simplement parce que je veux jouir de la vie et que je crois que, pour une femme, le métier d'artiste doit être le plus amusant de tous..... Mme Trellbour m'a dit que beaucoup de jeunes filles qu'elle avait fait engager avaient fait de magnifiques carrières et que certaines d'entre elles avaient épousé des hommes très riches..... Voilà ce que je voudrais, moi, épouser un millionnaire !... Ça me serait tout-à-fait indifférent que mon mari soit vieux et laid pourvu qu'il ait beaucoup d'argent.....

— Moi je ne suis pas de cet avis là ! s'exclama une petite russe, fine et délicate comme une fleur. Qu'importe l'argent si l'on est pas aimée ?.... La vie ne peut pas être belle sans amour !

— Cela est évident, admit la Polonaise. Moi aussi, je veux être aimée, mais si mon mari ne me plaît pas, qu'est-ce qui m'empêcherait de prendre un amant ?

Tout le monde se mit à rire du naïf cynisme de la Polonaise, excepté Amy Nabot et une jeune fille suisse qui ne parlait presque pas et qui avait l'air fort mélancolique.

Cette dernière était beaucoup moins jolie que les autres. Elle était trop grasse et les traits de son visage manquaient de finesse. Il était difficile de comprendre qu'elle ait pu être engagée par le Portugais.

Depuis le commencement du voyage, elle était demeurée un peu à l'écart dans un coin du compartiment.

— Je souhaite que tes espérances se réalisent, dit-elle à la Polonaise, — mais je crois que tu te fais de trop brillantes illusions..... D'abord, le métier d'artiste n'est bien loin d'être aussi amusant que tu parais le croire et puis, le résultat de notre voyage me semble assez problématique..... J'ai déjà beaucoup été avec des artistes de cirque et de théâtre de variétés.....

— Toi ! s'exclama la Polonaise avec un air stupéfait et quelque peu méprisant. A te voir on dirait pourtant que tu n'es encore jamais sortie de ton village !

— Il ne faut pas toujours se fier aux apparences, répondit la Suisse sans se fâcher. Bien loin de n'être jamais sortie de mon village, je n'ai pour ainsi dire jamais cessé de voyager depuis ma naissance..... Mes parents étaient propriétaires d'un théâtre forain et nous allions constamment d'un pays à l'autre..... Après que j'eus terminé mes études, mes parents me confièrent à d'autres artistes qui voyageaient également et qui me payaient bien..... Mais comme il y a assez de chômage dans cette profession en ce moment, ils ont dû se séparer de moi et j'ai dû chercher du travail ailleurs..... C'est à la suite de ces circonstances que je suis entrée en rap-

ports avec Mme Trellbour et que j'ai signé l'engagement. Mais je vous répète que je n'ai pas confiance..... Pour dire franchement la vérité, je crois que nous sommes tombées dans un piège.....

— Dans un piège. ! se récria l'Allemande. Que veux-tu dire, mon Dieu !..... Quel genre de piège ?

La Suissesse regarda autour d'elle avec un air soupçonneux, puis elle se pencha en avant et dit à voix basse, comme si elle avait craint que des oreilles indiscretes pussent l'entendre :

— Je crois que nous sommes tombées entre les mains d'un de ces individus qui pratiquent la traite des blanches.....

Amy Nabot fut tellement saisie de ces paroles qu'elle porta la main à son cœur comme quelqu'un qui se sent sur le point de suffoquer. Ce qu'elle venait d'entendre ne confirmait que trop bien les soupçons qu'elle avait eue elle-même.

— En effet, Mademoiselle, répondit-elle d'une voix étranglée d'émotion. Je pense bien que vous avez raison..... J'ai eu cette impression moi-même.....

— J'en suis à peu près sûre, affirma la Suissesse. Au moment où nous quitions la maison, j'ai entendu Mme Trellbour dire au directeur :

— « Soyez prudent, n'est-ce pas ?..... En ce moment, la police veille très attentivement pour empêcher notre commerce.....

— Ça ne fait rien ! intervint la Polonaise avec un air insouciant. Il ne faut pas tellement se hâter d'imaginer le pire..... Et puis, que nous dansions sur la scène d'un théâtre ou dans le salon d'une maison de plaisir, quelle différence cela peut-il faire ?..... Ce n'est pas cela qui m'empêchera de faire fortune !

Mais l'Allemande paraissait très effrayée. Elle avait les yeux tout remplis de larmes et son visage était devenu

tout pâle. D'une voix tremblante, elle s'exclama :

— Mon Dieu !..... Serait-il possible que ce soit vrai, que nous fussions tombées entre les mains d'un semblable individu ?..... J'ai déjà entendu parler de ces gens et de leur infâme commerce..... Je me sens presque devenir folle à la seule idée d'un pareil danger.....

— Ne fais donc pas tant d'histoires pour si peu de chose ! reprit la Polonaise. Et puis, il ne s'agit encore que d'un soupçon, n'est-ce pas ?..... Attendez au moins qu'il se confirme avant de vous affoler !

Amy Nabot ne prenait pas part à la discussion entre ses jeunes compagnes. Elle s'était mise à réfléchir et elle commençait à se dire que ce devait sans doute être Dubois qui l'avait jetée dans ce guépier, la vendant, en quelque sorte au Portugais.

Enfin, elle reprit la parole et dit à voix basse, en se penchant vers les jeunes filles :

— Je vous conseille de faire en sorte de ne laisser deviner à personne les soupçons que nous avons... Il faut feindre d'être parfaitement tranquilles et de ne rien craindre, mais en même temps nous tenir sur nos gardes et avoir les yeux ouverts..... Fiez-vous à moi, je m'arrangerai pour que nous puissions nous tirer de ce mauvais pas.....

— Oui, aidez-nous ! supplièrent les autres jeunes filles. Nous comptons sur vous !

Seule la Polonaise conservait une attitude moqueuse et cynique. Elle était sur le point de dire quelque chose, mais juste à ce moment, Dubois et le Portugais apparurent dans le couloir du wagon.

Amy Nabot eut tout juste le temps de faire signe à ses compagnes de se taire et elle se mit à parler elle-même d'un tout autre sujet, de façon à ce que les deux trafiquants ne puissent rien soupçonner.



CHAPITRE CXCVIII.

LE TEMPS PASSE.

— Leni ! vous avez encore les yeux rouges !... Vous avez de nouveau pleuré !.... Quand allez-vous enfin vous tranquilliser, ma pauvre enfant ?

Ce disant, Lucie Dreyfus passait affectueusement son bras autour de la taille de la jeune Alsacienne et elle se mit à caresser le joli visage qui portait encore de très visibles traces de larmes.

Comme une enfant fatiguée et qui sent le besoin de repos et de protection, Leni appuya sa tête sur l'épaule de Lucie et ses yeux se remplirent de larmes.

— Non, Madame, fit-elle tristement. Je ne parviens pas à me tranquilliser..... Je crains qu'il doit être arrivé un malheur..... Durant les dernières nuits, je n'ai presque pas pu dormir..... Il me semblait toujours entendre la voix de Fritz qui m'appelait et qui m'implorait d'accourir à son aide..... Je suis persuadée de ce que ceci doit être un pressentiment et que mon fiancé doit avoir besoin de moi.

Lucie regarda la jeune fille avec un air pensif et, comme se parlant à elle-même, elle s'exclama :

— Comme c'est étrange !.... Moi aussi, il me semble souvent que j'entends, la nuit, la voix de mon Alfred qui m'appelle et qui me demande de venir à son secours.....

— Oh !... Si je pouvais aller là-bas à l'île du Diable, et avoir enfin une certitude, au lieu de vivre dans cette continuelle anxiété ! gémit-elle.

Lucie sourit à ces paroles de Leni, parce que cela aurait été son plus grand désir à elle aussi.

— Croyez-vous que l'on me permettrait d'aller là-bas ? s'enquit la jeune fille.

— Je ne le sais pas, ma chère enfant, mais cela me semble peu probable..... Et puis une jeune fille comme vous ne peut faire seule un pareil voyage.....

Leni Roeder essuya ses larmes et répondit :

— Pourtant, si c'était nécessaire pour aider Fritz, je n'hésiterais pas un seul instant à le tenter.....

— Mais vous avez déjà fait tout ce qui était en votre pouvoir pour l'aider..... Vous êtes déjà venue jusqu'à Paris, et vous lui avez envoyé l'argent nécessaire pour fuir ; maintenant, il ne vous reste rien d'autre à faire que d'attendre avec calme et patience la nouvelle de son retour dans son pays.....

Leni sourit avec tristesse.

— Non, je n'ai plus de patience, dit-elle. Je n'en peux plus !... Si tout s'était passé d'une façon normale, il y a longtemps que Fritz devrait être arrivé....

— Je comprends votre inquiétude, ma chère enfant lui répondit Lucie en l'embrassant de nouveau. Mais je ne crois vraiment pas qu'il y ait lieu de craindre un malheur, autrement, je pense bien que nous en aurions su quelque chose par les journaux..... Seulement, il me semble évident qu'il ne doit pas être tellement facile de fuir de là-bas... Votre fiancé aura sans doute du attendre assez longtemps qu'une occasion favorable se présente...

— Oui, peut-être, mais, cela n'empêche que j'éprouve un sinistre pressentiment.....

— Je pense que vous vous épouvantez à tort ma chère Leni...



*Bonsoir colonel ! s'exclama-t-elle avec un aimable
sourire. (Page 1352).*

— Mais ne trouvez-vous pas étrange que je n'aie pas reçu de lettres de lui depuis si longtemps.....

— S'il est dans le bateau pour traverser l'océan, comment pourrait-il vous faire parvenir des lettres ?..... Ne vous désespérez pas, ma petite Leni, vous verrez que, finalement, tout s'arrangera.....

Mais rien ne pouvait tranquilliser la pauvre Leni Røder qui ne pouvait plus trouver un instant de repos. Aux heures où l'on apportait le courrier, elle épiait derrière les fenêtres l'arrivée du facteur, espérant toujours recevoir une lettre de son cher Fritz.

Mais, chaque fois, son espérance se trouvait déçue et son angoisse augmentait de jour en jour.

L'idée de se rendre à l'île du Diable se précisait de plus en plus dans son esprit.

Mais c'était là, pour une jeune fille, une idée bien difficile à mettre à exécution !

Une nuit qu'elle se trouvait étendue toute éveillée dans son lit, en proie à une insomnie tenace elle se rappela, en suivant le cours de ses pensées, avoir lu une fois l'histoire d'une femme qui s'était déguisée en homme pour aller au loin sauver celui qu'elle aimait, et que, après de dramatiques aventures, elle avait pu mener à bien son audacieuse tentative.....

— Et si je faisais cela moi aussi ? se dit-elle tout-à-coup. Si je me déguisais en homme pour aller m'engager dans la Légion Etrangère ?..... De cette façon, je pourrais peut-être rejoindre Fritz !

Tout d'abord, ce projet lui parut fantastique au point d'en être absurde, mais malgré cela, elle ne put s'empêcher de continuer d'y penser et cette étrange idée finit par devenir une sorte d'obsession.

Un jour que Mme Dreyfus était sortie, et qu'elle était restée seule à la maison, Leni Røder eut l'occasion d'ouvrir un placard où, entre autre choses, se trouvait un uniforme d'Alfred Dreyfus.

Après un moment d'hésitation, elle se déshabilla prestement, et elle revêtit l'uniforme. Puis elle alla se regarder dans une glace.

Par un curieux hasard, l'uniforme de l'ex-capitaine lui allait parfaitement. Alfred Dreyfus était d'une taille plutôt au dessous de la moyenne, tandis que Leni était assez grande et assez large d'épaules pour une jeune fille. De toute façon, on aurait dit que le dolman et le pantalon avaient été faits pour elle.

Il n'y avaient que les longs cheveux d'or de Leni qui détonnaient avec l'ensemble. Retournant vers le placard, la jeune fille se mit à chercher le képi et ne tarda pas à le trouver. Tordant ses cheveux en tresse, elle parvint à les relever de manière à les dissimuler complètement sous le képi.

Cette fois, l'illusion était parfaite !

Leni Roeder avait tout-à-fait l'air d'un jeune officier !

Certes, son visage imberbe était un peu délicat pour faire figure de visage masculin, mais n'y a-t'il pas beaucoup de jeunes hommes dont la physionomie a quelque chose de nettement féminin ?

Dans la poche du dolman, il y avait un paquet de cigarettes ouvert. Leni en prit une et l'alluma.

Mais bientôt, elle la rejeta avec une grimace de dégoût, toussant à se déchirer la poitrine.

— Non, vraiment, ça ne me plaît pas ! murmura-t-elle quand son accès de toux fut calmé. Et puis, il doit sûrement y avoir des officiers qui ne fument pas !

Elle enleva le képi et ses magnifiques cheveux d'or lui retombèrent sur les épaules.

— C'est dommage ! pensa-t-elle. Il va falloir que je les coupe !

Et cela lui causait un véritable chagrin, parce qu'elle se souvenait de ce que Fritz avait une très grande admiration pour ses beaux cheveux et qu'il serait sûrement navré s'il savait qu'elle les avait coupés.

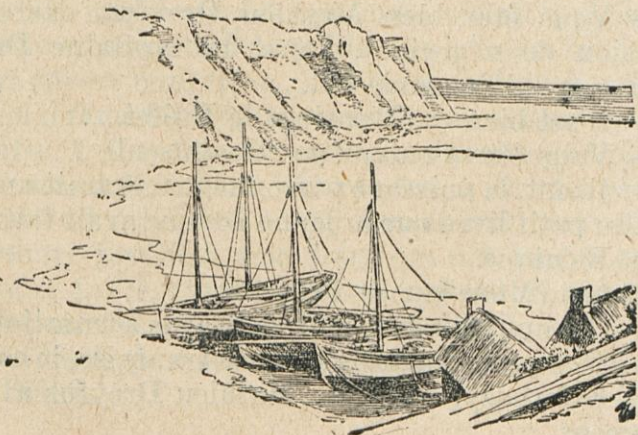
Mais si c'était un sacrifice indispensable ?

Ce soir-là, quand Lucie Dreyfus rentra à la maison, Leni Røder avait déjà coupé ses cheveux et Lucie, stupéfaite, se demanda presque si la jeune fille n'était pas devenue subitement folle.

Quand elle fut un peu revenue de sa stupeur, elle lui demanda pourquoi elle avait fait cela et la jeune fille lui fit part de son audacieux projet. Elle parla sur un ton tellement ferme et tellement décidé que Mme Dreyfus, comprenant que cette idée était si fortement ancrée dans son esprit qu'il n'y aurait pas eu moyen de l'en déloger, ne tenta même pas de l'en empêcher.

Elle lui fit donc cadeau d'un vieux uniforme d'Alfred et lui donna aussi du linge d'homme ainsi que de l'argent, mais finalement elle entreprit quand même de lui expliquer les dangers auxquels elle s'exposerait en tentant de mettre à exécution un projet aussi téméraire.

Rien n'y fit. Leni Røder était absolument résolue à tenter la folle aventure dont l'idée avait germé dans son cerveau par une nuit d'insomnie !





CHAPITRE CC.

L'AVALANCHE NE S'ARRETE PAS.

Quand Mathieu Dreyfus reçut une convocation pour se rendre à la Préfecture de Police, il eut un sourire de satisfaction.

L'opuscule qu'il avait écrit avait donc fait l'effet désiré.

A la Préfecture, il fut reçu par le Préfet de Police en personne qui, lorsqu'on l'eut introduit dans son cabinet de travail, commença par fixer sur lui un regard inquisiteur à travers ses pince-nez cerclés d'or qui donnaient à sa physionomie sévère un air plus grave encore.

— Vous êtes bien Mathieu Dreyfus, exerçant la profession de négociant. frère du capitaine Dreyfus, n'est-ce pas lui demanda-t'il.

— C'est bien ça, Monsieur le Préfet.....

— Vous êtes l'auteur de cet opuscule ?

Ce disant, le puissant personnage montrait un exemplaire du petit livre que le jeune homme avait fait imprimer en Belgique.

— Oui, Monsieur le Préfet.....

— Cet opuscule contient de graves accusations contre un officier supérieur de l'armée française, le colonel...

— Esterhazy, compléta Mathieu Dreyfus avec empressement.

— Et comment avez-vous osé faire une chose pareille ?

— C'est très simple..... Je suis convaincu de ce que c'est le colonel Esterhazy qui est le vrai coupable du crime de haute trahison pour lequel mon frère a été injustement condamné..... C'est sans doute à la suite d'une plainte de ce colonel Esterhazy que j'ai l'honneur de comparaître devant vous aujourd'hui, Monsieur le Préfet ?

— Non... Le colonel Esterhazy n'a pas encore porté plainte.....

— Alors, puis-je vous demander quel est le motif de la convocation que j'ai reçu ?

Les regards des deux hommes se rencontrèrent comme les épées de deux duellistes sur le point de se pourfendre mutuellement.

— Je désirais vous prier de ne point continuer la publication de cet opuscule, fit le haut fonctionnaire sur un ton diplomatique.

— Et pourquoi donc, Monsieur le Préfet ? s'enquit Mathieu Dreyfus en souriant.

— Parce que la diffusion de ce livret pourrait causer un scandale qu'il faut éviter à tout prix.....

— Je ne suis pas de votre avis, Monsieur le Préfet... Si j'ai fait imprimer cet opuscule, c'était précisément pour attirer l'attention du public sur la façon inique dont on a agi envers mon frère..... Je me vois donc pas du tout pourquoi il faudrait à tout prix éviter un scandale, comme vous dites..... Il me semblerait au contraire que plus il y aura de scandale, mieux cela vaudra..... Je suis parfaitement résolu à faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour faire rendre justice à mon frère qui n'a jamais commis la moindre faute, alors que le colonel Esterhazy est une des pires canailles qu'il y ait en France.....

Une lueur de colère s'alluma dans les yeux du Préfet de Police.

— Je vous prie de vous calmer, Monsieur Dreyfus, fit-il sèchement.

Mais Mathieu ne paraissait même pas l'avoir entendu.

De plus en plus excité, il continua :

— Depuis des mois, mon pauvre frère subit les plus atroces tourments pour expier le crime du colonel Esterhazy Monsieur le Préfet, ou, pour mieux dire, pour expier l'un des crimes du colonel Esterhazy, car il me paraît certain que cet homme en a commis bien d'autres encore. Et vous voudriez que je trouve cela parfaitement juste et tout naturel !

— Je n'ai pas d'opinion à ce sujet, Monsieur Dreyfus, dit le haut fonctionnaire avec un air nettement hostile, — mais si vous persistez à accuser le colonel Esterhazy, vous devriez apporter les preuves de vos accusations.....

— Malheureusement, je ne suis pas encore en mesure de faire cela, Monsieur le préfet..... Mais quand la procédure sera reprise, je saurai bien démontrer que mon frère a été condamné à tort..... En tous cas, je n'ai pas du tout l'intention de rester les bras croisés et de laisser mourir mon frère en captivité..... Je me suis servi du meilleur moyen qui était à ma portée, c'est-à-dire d'avoir recours à la force que représente l'opinion publique..... Quand le peuple sera persuadé de ce qu'une infâme iniquité a été commise, il faudra bien que l'on y mette fin !

« Du reste, je vais maintenant me rendre au Palais de Justice et porter plainte contre le colonel Esterhazy...

Tandis que Mathieu Dreyfus parlait ainsi, le visage du Préfet de police avait pris une expression de plus en plus sombre et de plus en plus préoccupée.

Finalement, il se leva et dit en s'efforçant de sourire :

— Je ne peux pas vous empêcher de faire ce qu'il vous plaît, Monsieur Dreyfus, mais je crains que vos im-

prudences pourraient vous attirer de graves ennuis.....

— Nous verrons bien, répondit Mathieu avec calme.

Puis, s'inclinant devant le haut fonctionnaire, il sortit de la pièce.

En sortant de la Préfecture, le jeune homme se rendit directement au Palais de Justice et se présenta au bureau du Procureur de la République pour faire enregistrer une plainte contre le colonel Esterhazy. Sa plainte fut acceptée, mais on l'avertit de ce qu'elle devrait être soumise à l'approbation du Ministre de la Guerre avant que l'affaire puisse suivre son cours.

Maintenant, l'avalanche ne pouvait plus s'arrêter. Un véritable ouragan de scandale et de polémique allait déferler sur la France et tous ceux qui s'étaient obstinés jusqu'alors à fermer leurs yeux pour ne pas voir allaient se trouver contraints de les ouvrir.

Ensuite, Mathieu Dreyfus se rendit chez Clemenceau où il fut reçu avec la plus parfaite courtoisie.

— Zola m'a déjà dit qu'il était convaincu de l'innocence de votre frère, lui dit le fameux publiciste. Je sais qu'il s'occupe de rechercher des preuves au moyen desquelles on pourrait démontrer qu'il a été condamné injustement..... Mais je ne crois pas qu'il ait encore rien trouvé jusqu'à présent, parce que les articles qu'il devait m'envoyer ne me sont pas encore parvenus..... Avez-vous quelque chose de nouveau à me dire Monsieur Dreyfus ?

— Certainement..... Je reviens maintenant du Palais de Justice où j'ai fait enregistrer une plainte contre Esterhazy.....

Puis, en quelques brèves paroles, le jeune homme résuma la conversation qu'il avait eue avec le Préfet de Police.

— Je vous félicite, Monsieur Dreyfus, lui dit alors Clemenceau. Vous vous êtes bravement comporté..... J'admire votre courage et je suis convaincu de ce que

c'est seulement au prix d'une fermeté de ce genre, dont vous ne devrez jamais vous départir, que vous arriverez à sauver votre frère.....

— En effet, je vois déjà que les choses commencent à prendre tournure depuis que je me suis efforcé de montrer une audace dont je ne me serais pas crû capable... Je voudrais vous demander d'insérer dans votre journal, et si possible en première page, avec un titre en gros caractères, un petit article au sujet de l'opuscule que je viens de faire publier.....

Clemenceau se mit à rire.

— Diable ! s'exclama-t'il. Je vois que vous n'êtes pas disposé à perdre du temps !

— Pas une minute !..... J'ai pu me convaincre de ce que je n'obtiendrai rien si je n'agis pas avec la plus grande énergie.....

— Vous avez raison, Monsieur Dreyfus... Votre article passera en première page... Du reste, je mets mon journal à votre disposition pour la campagne que vous voulez entreprendre.....

Les deux hommes s'entretenaient encore quelques instants de questions de détail, au sujet de l'article qui devait être publié. Quand tout fut réglé, Mathieu Dreyfus prit congé du publiciste et se retira.

En hâte, il se fit conduire chez sa belle-sœur.

Il fallait qu'il rende compte à Lucie de ce qu'il avait fait pendant cette journée si bien remplie.

La jeune femme l'écouta attentivement et une lueur d'espoir brilla dans ses yeux.

— Maintenant, ma chère Lucie, conclut le jeune homme. La bataille est engagée... Nos ennemis sont forts et nombreux, mais je crois qu'ils commencent déjà à s'inquiéter et cela est bon signe... Le colonel Picquart a eu raison de me conseiller d'écrire cet opuscule, qui a certainement du causer une émotion considérable dans les mi-

lieux gouvernementaux..... C'est déjà un grand pas de fait !

Lucie ferma un instant les yeux, comme si elle avait été prise de vertige.

— Mon Dieu ! murmura-t'elle. Faites que nous puissions vaincre !

A ce moment, la femme de chambre apparut, apportant une lettre à sa patronne.

L'enveloppe portait l'entête du Ministère de la Guerre.

La jeune femme fixa sur son beau-frère un regard inquiet, hésitant presque à ouvrir le message.

— Qu'est-ce que cela pourrait encore bien être ? fit-elle avec un air angoissé.

— Donne-moi la lettre, lui répondit Mathieu. Je vais la lire... Cette fois, j'ai l'impression que ce sont de bonnes nouvelles.....

Lucie lui tendit l'enveloppe et il l'ouvrit.

Dès qu'il eut jeté un coup d'œil sur le papier qu'elle contenait, son visage s'éclaira d'un sourire.

— Voilà ! fit-il avec un air satisfait. Ce n'est pas grand chose, mais c'est mieux que rien..... On te permet de correspondre avec Alfred.

— Dieu soit loué ! s'exclama la jeune femme. Enfin je pourrai recevoir de ses nouvelles.....

— Oui, répondit Mathieu, mais, au fond, cela signifie encore beaucoup plus que ça !

— Que veux-tu dire ?

— Qu'ils commencent déjà à céder.....

— Tu crois ?

— J'en suis persuadé..... Ils commencent à avoir peur de nous !

Ce disant, Mathieu prit les mains de Lucie et les serra avec énergie.

— Maintenant, nous pouvons être sûrs d'atteindre

notre but, ma chère Lucie, lui dit-il avec enthousiasme. Cela prendra peut-être encore assez bien de temps, cela nous coûtera sans doute encore beaucoup de peine et assez bien d'argent, mais nous pouvons, dès à présent, envisager les choses avec un optimisme infiniment mieux fondé qu'auparavant.....

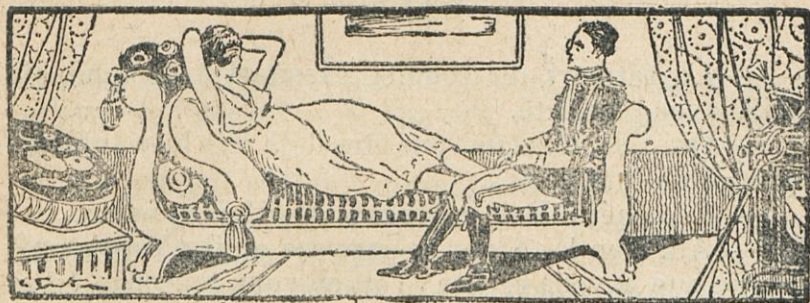
Le cœur de Lucie s'était mis à battre sur un rythme précipité.

— Ah !... Si ce pouvait être vrai ! s'exclama-t'elle. Si nous pouvions enfin réussir !

— Cette fois, cela ne peut plus faire l'ombre d'un doute, ma chère Lucie..... Avec l'aide de Zola et de Clemenceau, nous sommes sûrs de vaincre.....

Et ce jour-là, pour la première fois depuis longtemps, le frère et l'épouse du martyr passèrent ensemble une soirée qui ne fut pas trop empreinte de tristesse.





CHAPITRE CCI.

ARRETE.

— Vous m'avez fait appeler, mon général ? fit le colonel Esterhazy en pénétrant dans le cabinet de travail du général Gonse.

Quoi qu'il eut passé la nuit à boire et à ripailler comme de coutume, le traître cherchait à dissimuler sa fatigue sous une attitude dégagée qui ne s'accordait pas trop bien avec sa mine.

Le général, qui était en train d'écrire, lui fit signe de prendre place sur une chaise à côté de son bureau.

Esterhazy devina tout de suite que son chef était beaucoup plus embarrassé que lui et qu'il ne savait pas comment entamer la conversation.

Finalement, le général releva la tête et, se tournant vers le colonel, il lui dit :

— J'ai dû vous prier de venir me voir au sujet d'une chose assez pénible.....

— Je suppose, mon général, qu'il s'agit de cet opuscule publié par Mathieu Dreyfus ?

— Pas seulement de ça.. J'ai ici un rapport.....

Le général s'interrompit avec un air ennuyé et se mit à chercher parmi les papiers qui se trouvaient étalés devant lui sur la table.

— Le rapport du colonel Picquart ? demanda le traître avec placidité.

— Oui... Je vois que vous êtes déjà très bien informé à propos de tout ceci.....

— Le général Boisdeffre m'a déjà fait appeler...

— Ah, bien !... Alors, je suppose qu'il n'est pas nécessaire que je vous répète ce qu'on vous reproche ?

— Ce ne serait pas indispensable, en effet mais j'aimerais quand même savoir exactement ce qu'il y a dans le rapport du colonel Picquart..... D'après ce que j'ai entendu dire, il croit avoir découvert.....

— Ceci n'est pas l'expression exacte..... Il ne fait pas que croire, il affirme.....

— Vraiment ?..... De toute façon, j'espère bien qu'on ne va pas prendre ces calomnies au sérieux !

— Pourriez-vous démontrer que ce sont des calomnies ?

— Je crois que oui.....

— Moi, j'en doute, parce que le colonel Picquart ne s'est pas contenté d'élever des accusations... Il a apporté des preuves.....

Ce disant, le général Gonse fixait sur Esterhazy un regard scrutateur, comme pour se rendre compte de l'effet que ses paroles produiraient sur le traître.

Mais Esterhazy se borna à sourire avec un air dédaigneux et à répondre :

— Si vous voulez bien vous en donner la peine, mon général, vous pourrez facilement vous convaincre de ce que le colonel Picquart est un ami personnel de Mathieu Dreyfus... Ils ont évidemment dû manigancer ensemble une petite conspiration pour essayer faire croire au public que le crime pour lequel Alfred Dreyfus a été condamné a été commis par un autre et je suppose que l'on m'aura choisi comme bouc émissaire parce que je n'ai jamais eu l'avantage de plaire au colonel Picquart...

Et puis, Mathieu Dreyfus est riche et personne n'ignore qu'avec de l'argent et de l'astuce, on peut faire bien des choses !

Le général réfléchit un moment et répondit :

— Je pourrais admettre votre supposition en ce qui concerne Mathieu Dreyfus, mais je connais trop bien le colonel Picquart pour le croire capable de quelque chose qui ne serait pas régulier...

Esterhazy haussa les épaules.

— Si telle est votre opinion, mon général, je ne peux naturellement pas me permettre de vous contredire, fit-il, non sans une certaine insolence — Voudriez-vous avoir la bonté de me mettre au courant des détails de ses accusations ?

— Le colonel Picquart vous accuse de haute trahison

— Bien, mais quelles preuves apporte t'il ?

— Comment ? s'exclama le général, stupéfait. C'est tout ce que vous en dites !... On dirait que vous trouvez tout naturel d'être accusé d'un aussi abominable crime !

Esterhazy sourit avec un air indulgent.

— Non, fit-il avec placidité — Seulement je ne peux prendre la chose au sérieux... C'est vraiment trop absurde !... Néanmoins, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, mon général, je voudrais bien savoir où Picquart est allé chercher les preuves de ce qu'il avance...

— Il rapporte que vous avez souvent emporté chez vous des plans de fortifications et des desseins concernant les nouveaux modèles d'artillerie...

— Est-ce que cela était un crime de ma part que de chercher à m'instruire au sujet de ces choses ?

— Non, mais comme vous appartenez à l'infanterie, il est un peu difficile de comprendre comment vous vous intéressiez tant à l'artillerie lourde...

— Je ne trouve pas que cela soit plus étrange que de collectionner des timbres-poste ou des papillons !

— Ce n'est pas tout !... L'on vous a vu plusieurs fois entrer à l'Ambassade allemande...

— Et pourquoi ne devrais-je pas y aller ?

— Vous pouviez bien y aller, mais il semble évident que vous n'y alliez pas en qualité d'invité. Ce qui est certain, c'est que l'attaché militaire von Schwartzkoppen a admis qu'un officier français lui avait offert de lui vendre des documents intéressants la Défense Nationale...

— Et cet officier là, c'était moi ?

— Von Schwartzkoppen affirme que ce n'était pas Dreyfus...

Esterhazy éclata de rire

— Et malgré ça, railla-t-il, — on laisse encore ce pauvre Dreyfus languir à l'Ile du Diable !... Quelle injustice !

— Nous n'aurons la preuve de l'innocence de Dreyfus que quand le vrai coupable aura été découvert... Mais un scandale est sur le point d'éclater à la suite de l'opuscule publié par Mathieu Dreyfus et le public va sans doute exiger que toute l'affaire soit remise sur le tapis...

— De sorte que l'on veut maintenant me sacrifier pour faire taire le public comme on a déjà sacrifié Dreyfus ?...

— On ne vous condamnera pas si vous êtes innocent.

— On veut donc me faire un procès ?

— Je ne crois pas qu'il soit possible de l'éviter... De tous côtés, des murmures s'élèvent contre vous... La vie que vous menez commence à faire très mauvaise impression et ne plaide certainement pas en votre faveur... De plus, on sait que vous êtes criblé de dettes...

— Je l'étais, interrompit tranquillement le traître, mais je ne le suis plus.. Bon beau-père a fini par reconnaître que sa fille et lui avaient eu de grands torts envers moi et, en guise de compensation, il a payé tout ce que je devais....